

Pour aller au pôle Nord, l'expédition atteindra, en navire, une terre du cercle boréal, Islande, Groënland, Norvège, étudiera pendant plusieurs semaines le régime général des vents régnants, puis, s'élevant en montgolrière, se dirigera vers la zone polaire en profitant d'un courant favorable.

Pour une idée originale, avouez que cette exploration hyperboréenne ne le cède à aucune autre.

Attendons le résultat de cette expédition, et formons des vœux pour que ce ballon du pôle ne soit pas seulement un ballon d'essai.

A. ACHINTRE.

COLONISATION

Une pétition doit être présentée au Conseil-de-ville de Montréal, cette semaine, pour l'engager à donner sa part, le tiers, dans le montant nécessaire pour établir 500 familles dans la vallée de l'Ottawa.

Quelques conseillers anglais se proposent de s'opposer à cet octroi, mais nous croyons qu'il y aura une majorité dans le Conseil en faveur d'un projet aussi patriotique.

Il est bien connu que, généralement, les Anglais voient d'un œil peu favorable ce qui est fait par ou pour les Canadiens-français; mais comme il s'agit, cette fois, d'un cas d'urgence et de nécessité absolue, nous espérons que la réflexion et la discussion les ramèneront à de meilleurs sentiments.

On demande à la Corporation \$20,000 payables par versements dans un an pour faire travailler et vivre sur des terres des hommes que la ville de Montréal sera obligée de nourrir pour les empêcher de mourir de faim. En supposant que la Corporation soit obligée de donner la moitié de cette somme, savoir \$10,000, l'automne prochain, ne croit-on pas qu'il lui en coûtera autant pour les faire vivre à rien faire ou pour les employer à des travaux peu nécessaires? Et lors même que l'on dépenserait deux et trois fois plus, ne compte-t-on pour rien le progrès de la colonisation dans ce pays et l'importance d'enlever de la ville deux à trois mille bouches inutiles?

On dit que les ouvriers des villes feront de mauvais colons. On oublie que la plupart viennent de la campagne et que, s'établissant par colonies, ils s'aideront mutuellement et apprendront promptement ce qu'ils auront besoin de savoir.

Maintenant, admettons qu'un certain nombre ne réussiront pas, se décourageront et retourneront dans les villes, le colon ne devant toucher de l'argent qu'au fur et à mesure qu'il défrichera, \$15, par exemple, par acre défriché, ce qu'il laissera d'ouvrage fait vaudra presque ce qu'il aura reçu. Qu'on ne place jamais plus mal l'argent du public et nous serons le peuple le plus heureux de la terre.

Il n'y a pas d'objection qui tienne devant un examen calme de la question.

Sans doute, l'exécution du projet présente des difficultés: le triage des colons, la distribution des fonds, le transport des provisions demandent une organisation considérable, et, malheureusement, les hommes qui ont assez de temps et de zèle pour prendre part à un pareil travail sont rares; mais quelle est l'entreprise qui n'a pas ses inconvénients et ses obstacles?

Il y a un bien immense à faire, il est impossible qu'on ne trouve pas assez de dévouement dans le pays pour le faire.

Les demandes affluent de tous côtés; il n'y a qu'un danger, c'est qu'on ne puisse toutes les satisfaire.

L.-O. DAVID.

Une grande convention siège à New-York pour rechercher les causes de la crise industrielle et commerciale qui sévit aux Etats-Unis, et indiquer les remèdes nécessaires; mais les journaux américains disent qu'il n'en est rien sorti de pratique. Beaucoup de phrases, peu d'idées nouvelles, originales. L'idée qui a paru recevoir le meilleur accueil a été de faire d'immenses sacrifices pour placer sur les terres publiques les milliers d'ouvriers qui encombrant les grandes villes.

MGR CONROY

La mort vient de frapper encore un de ces coups terribles qui déconcertent les esprits et émeuvent profondément les âmes. Ce digne représentant du vicar de Jésus-Christ, dont le passage au Canada a laissé des traces si profondes, cet homme distingué chez qui la vie semblait si vigoureuse, ce grand évêque... n'est plus.

Il est mort dans toute la maturité de l'âge, dans la pleine moisson de ses vertus et de ses talents. Il est mort avant d'avoir fini l'œuvre sublime de paix et de conciliation que Rome l'avait envoyé accomplir au milieu de nous. Mais ses enseignements et ses instructions, ses paroles de sagesse et de concorde qui ont réveillé la foi et l'espérance dans tant d'âmes, nous restent, et jamais on ne les oubliera.

Sa mort prématurée est un deuil pour l'Amérique du Nord qu'il a édifiée, pour l'Irlande qui le considérait comme l'un de ses plus illustres fils, et pour l'Eglise dont il était l'une des gloires et des lumières.

Les principaux journaux catholiques de l'Europe et de l'Amérique font l'éloge du défunt, rendent hommage à son caractère élevé, à son esprit si ferme et si délicat à la fois, à son éloquence persuasive, à ses remarquables qualités d'évêque et d'homme d'Etat.

La *Catholic Review* rappelle les espérances que ses succès de collège et de séminaire firent naître en Irlande et en particulier dans le cœur du cardinal Cullen, qui le prit sous sa protection et en fit plus tard son secrétaire, son ami. Elle parle de ses succès comme professeur, écrivain et théologien; elle dit qu'au séminaire des missions de Dublin comme à celui de Clonliffe, son enseignement a laissé des souvenirs et des fruits qui ne mourront pas.

C'est à Saint-Jean, île de Terre-Neuve, que Mgr Conroy est mort, chez son illustre compatriote et ancien confrère de séminaire, Mgr Power.

Atteint de pneumonie, il y a environ trois semaines, il prit du mieux et on le crut sauvé; mais la joie que causa cette heureuse nouvelle ne fut pas longue; quelques jours après, le 5 août dernier, la maladie faisait de rapides progrès, et il expirait.

Mgr Conroy était à la veille de revenir au milieu de nous pour mettre la dernière main à une œuvre qu'il avait à cœur, l'établissement d'une université à Montréal.

Après quelques années passées en Amérique, il serait retourné à Rome où le chapeau de cardinal l'attendait. L.-O. D.

A LA VEILLÉE

« Emparons-nous du sol. »

« Colonisons nos terres incultes. »

« Notre avenir dépend de la colonisation. »

Quel est l'écrivain ou l'orateur canadien qui n'a pas exprimé au moins mille fois l'an, depuis cinquante ans, cette belle et patriotique idée de la colonisation? On en a parlé dans la presse—au sein de l'Assemblée législative—dans la chaire paroissiale, partout; et, malgré cela, le pays est encore couvert d'immenses forêts sauvages, et les enfants du sol peuplent la terre étrangère.

Pourquoi cela? C'est que les belles paroles et les idées généreuses ne suffisent pas toujours sans une action énergique et constante.

Aujourd'hui, la question de la colonisation semble prendre plus de consistance que par le passé. Il y a une certaine activité inaccoutumée autour de cette belle et patriotique pensée. Déjà, tout un plan d'opération a été soumis à l'étude, on espère de bons résultats. Bénies soient ces chères espérances, et puissent-elles se réaliser au gré des promoteurs de ce mouvement national!

La base du nouveau projet de colonisation semble être l'octroi gratuit de terres aux colons par le gouvernement.

Malgré toute l'admiration sincère que méritent ceux qui dirigent ce nouveau mouvement avec tant d'énergie et de patriotisme, nous ne croyons pas à l'efficacité

des moyens qu'ils adoptent pour le mener au but.

Le gouvernement n'a que le revenu des terres de la couronne pour rencontrer toutes les dépenses de l'administration et les besoins des améliorations publiques. Et, si on lui enlève cette source de revenus, nous serons bien obligés d'endurer toutes les horreurs de la taxe directe pour subvenir aux besoins de la province. Il n'y a pas de milieu possible. Le devoir du gouvernement est de veiller à la bonne administration de la fortune nationale, et d'encourager par sa législation tout ce qui tend à promouvoir la prospérité et le bonheur dans le pays.

Puisque la colonisation est un besoin national, elle doit être aussi une œuvre nationale laissée directement à la nation. Le mouvement colonisateur, les moyens d'action, sa direction, doivent partir du peuple et recevoir toute la sollicitude et tous les bons soins d'un gouvernement sage et éclairé. Si nous permettons à un gouvernement de s'emparer de cette question nationale, nous aurons une *colonisation politique, rouge et bleue*, c'est-à-dire que nous n'en aurons pas du tout. Voilà encore une raison qui devrait tenir cette question en dehors de l'arène mouvante et périlleuse de la politique de parti qui divise notre province.

Il y a, au milieu de nous, un corps indépendant de toutes les influences pernicieuses de la politique, un corps savant et éclairé, et qui s'est toujours distingué par son dévouement et son patriotisme pour le pays. Nous nommons le clergé de notre province. A lui, selon nous, appartient de droit la direction du mouvement. C'est le corps le plus en état de s'occuper de la chose, et de la faire réussir. Le fait est que toute la colonisation qui s'est faite au pays depuis cinquante ans, s'est opérée sous les auspices et les soins du clergé canadien.

Sa conduite indépendante et patriotique dans toutes les difficultés que le pays a rencontrées, lui a valu la confiance publique, et aujourd'hui, il suffit que le clergé se mette à la tête d'un mouvement pour le faire réussir. Et, puisqu'il a bien réussi dans les jours agités de la colonie, pourquoi douterions-nous de ses succès dans nos jours comparativement calmes et tranquilles?

Nous sommes certain que le clergé accepterait encore avec bonheur la direction de cette belle œuvre nationale.

Voici notre projet. Nous le laissons à ceux qui s'occupent de la chose.

Le clergé a la direction de l'œuvre. Chaque diocèse de la province forme un « district de colonisation; » et l'on établit dans chaque paroisse l'*Œuvre du denier de la colonisation*. Notre gouvernement provincial retranche l'octroi en faveur de l'immigration pour le verser au fonds de colonisation, et chaque année il dépense cent mille piastres à faire ouvrir des chemins dans les forêts, afin d'établir des communications avec les grands centres.

Faisons un calcul.

Il y a sept cent cinquante paroisses dans la province de Québec. Nous supposons que l'*Œuvre du denier de la colonisation* rapporte deux piastres par mois par paroisse.

Soit par an.....	\$ 18,000
Octroi de l'immigration.....	50,000
Pour chemins de colonisation...	100,000

Total..... \$168,000

Combien de paroisses on peut établir dans une année avec cent soixante-huit mille piastres, et des colons industriels et courageux comme les colons canadiens?

Ce système nous semble très-facile à faire fonctionner, offre toutes les garanties possibles, et possède surtout l'avantage d'associer tout le public à une œuvre nationale par excellence.

Efforçons-nous de nous emparer du sol et de le conserver. Il nous appartient; nos pères nous l'ont légué; le contrat est scellé de leur sang. Les étrangers peuvent bien venir y chercher la fortune et la tranquillité. Notre devoir est d'y vivre, d'y mourir, et de le léguer à nos enfants.

FABIEN VANASSE.

POLÉMIQUE ET COMMÉRAGE

Un étranger qui lirait nos journaux politiques serait surpris du ton acrimonieux qui y règne. Il aurait de la difficulté à comprendre la persistance des bassesses et des injures qui déparent notre presse quotidienne. N'y aura-t-il donc pas une fin à cela? Le vocabulaire des trivialités n'est-il pas encore épuisé? Les jours, les semaines, les mois, les années s'écoulent, et toujours des insultes, des insultes. En vérité, l'affront domine comme un dieu en Canada; sa durée sera donc éternelle!

Déjà plusieurs plaintes se sont fait entendre au sujet de notre presse. Les journaux avouent eux-mêmes leurs torts. Pour mieux dire, chacun d'eux se sermonne tour à tour; mais malheureusement, on est prêt à recommencer de plus bel dès le lendemain; et il n'y a jamais de trêve. Ce défaut est-il tellement inhérent à notre condition sociale qu'il soit complètement incorrigible? C'en a bien l'air.

Néanmoins, il ne faut pas qu'il en soit toujours ainsi. Je ne sache pas une presse au monde plus dégradée que la nôtre sous le rapport du point d'honneur. Shakespeare aurait pu y trouver une mine féconde pour la partie bouffonne de ses drames. On applique à certains personnages politiques les épithètes les plus malsonnantes: « vieux cynique, voleur, menteur, colonisateur, etc. » on les fait rouler dans la fange en compagnie des pour-ceaux, ou bien, on les plonge dans un marais fétide, au milieu des reptiles immondes. L'imagination se tourmente pour inventer les caricatures les plus grotesques et les plus ridicules. Les représentants de l'autorité sont jetés à la voirie.

C'est vraiment une honte pour nous, Canadiens-français, de nous faire la risée des autres nationalités. C'est aussi un danger: ces diverses nationalités qui nous entourent, nous regardent d'un œil jaloux, malgré que la plus grande part des richesses et des bénéfices leur soit dévolue. Au lieu de nous culbuter les uns les autres pour donner chance à l'étranger de prendre en paix notre bien, nous devrions nous unir étroitement, nous soutenir ensemble, et offrir une ferme résistance.

Mais la médisance, cette tache noire sur notre caractère, donne toujours une entrée au diable pour nous nuire. Tout bon peuple que nous sommes, ce défaut nous est particulier. Du bas en haut de l'échelle sociale, il est universel. C'est par la médisance qu'on veut montrer son esprit: c'est par la médisance qu'on cherche à monter au pouvoir.

Assistez à une de nos assemblées politiques, et soyez témoin comment deux candidats opposés remportent les suffrages. Est-ce en convainquant, preuves en main, les électeurs que le parti que l'un ou l'autre représente est le meilleur? Non; mais en se disant le plus de bêtises possible. Tour à tour, on riposte; et celui-là vaincra probablement qui racontera les plus drôles histoires sur le compte de son homme. Vous vous écriez: Mais c'est de la bouffonnerie, du charlatanisme. D'où vient que le peuple ne les met pas tous les deux à la porte, pour se choisir des hommes d'honneur? Arrêtez: tout se répond ici; tout s'ensuit comme un corollaire. Les candidats s'en disent tant, parce qu'ils savent que cela intéresse le peuple. Le peuple le meilleur qu'il soit a toujours un faux côté par lequel il n'est pas fâché de voir maltraiter un peu ceux qui veulent le conduire. Deux camps se forment sans opinions bien arrêtées; on fait voler l'un vers l'autre une nuée d'invectives! C'est par là que s'affirme, se scelle la séparation du peuple en partis politiques.

D'une assemblée politique, passez à une réunion particulière. Parcourez la campagne; venez en ville: prenez part à une conversation, n'importe où, vous trouverez toujours des gens occupés à médire, et cela, avec un sans remord, un sans scrupule qui dénote une habitude invétérée, une chose à la mode. C'est la réputation de quelqu'un, de quelqu'une que l'on attache au pilori, et chacun fait le bel esprit en la disséquant.